

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

traductions d'A. Markowicz

La Lamentable Tragédie de Titus Andronicus

La Vie et la Mort du roi Richard II

La Vie de Timon d'Athènes

Troïlus et Cressida

La Tragédie d'Othello, le Maure de Venise

Mesure pour mesure

Macbeth

Hamlet

Le Roi Richard III

Comme il vous plaira

traductions d'A. Markowicz et F. Morvan

Le Songe d'une nuit d'été

traduction de F. Morvan

Le Roi Lear

WILLIAM SHAKESPEARE

La Tempête

Traduit de l'anglais par
André Markowicz

Préface et collaboration de
George Hugo Tucker

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Titre original
The Tempest

Deuxième édition revue et corrigée

© 2013, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS
1, rue Gay-Lussac - 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 - Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-377-8

Première édition

© 2004, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS
ISBN 978-2-84681-080-7

*Cette traduction a été créée pour la première fois le
24 février 2004 au Dôme théâtre d'Albertville dans
une mise en scène de Béatrice Bompas.*

Avec :

ALONSO : Christophe Noël
SÉBASTIAN : Adeline Benamara-Lipman
PROSPÉRO : Laurent Chouteau
ANTONIO : Cédric Veschambre
FERDINAND : Julio Guerreiro
GONZALO : Julien Rocha
ADRIAN : Sandra Trambouze
CALIBAN : Stéphane Kordylas
TRINCULO : David Fernandez
STÉPHANO : Raphaël Fernandez
MIRANDA : Marie Forissier
ARIEL : Pascal Jehan

Scénographie : Chantal Guinebault-Szlamowicz

Musique : Christophe Serpinet

Présence sonore : André Markowicz

Travail sonore : Christian Malfray

Costumes : Caroline Juy

Lumières : Serge Lattanzi

Son : Bérangère Motch

Construction décor : F. Bouilloux, T. Collet, H. Forgeron

Production : compagnie de la Commune, Le Dôme/théâtre
d'Albertville, le centre culturel de la Ricamarie, Villeurbanne
Spectacles Vivants salle Gérard Philipe, la Comédie de Saint-
Étienne/CDN

Avec le soutien du théâtre municipal de Roanne, du conseil
régional Rhône-Alpes, du réseau de villes, de la ville de Saint-
Étienne, du conseil général de la Loire, du ministère de la
Culture et de la Communication/DRAC Rhône-Alpes

PERSONNAGES

La scène : une île inhabitée.

ALONSO, *roi de Naples.*

SÉBASTIAN, *son frère.*

PROSPÉRO, *le vrai duc de Milan.*

ANTONIO, *son frère, le duc de Milan usurpateur.*

FERDINAND, *fils du roi de Naples.*

GONZALO, *un vieux et honnête conseiller.*

ADRIAN et FRANCISCO, *deux seigneurs.*

CALIBAN, *un esclave sauvage et difforme.*

TRINCULO, *un bouffon.*

STÉPHANO, *un laquais ivrogne.*

LE MAÎTRE DU VAISSEAU.

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE.

Des marins.

MIRANDA, *la fille de Prospéro.*

ARIEL, *un esprit aérien.*

IRIS.

CÉRÈS.

JUNON.

Nymphes.

Moissonneurs, esprits.

ACTE PREMIER

Scène 1

*On entend le bruit d'une tempête, tonnerre et foudre.
Entrent un maître de bateau et un maître d'équipage.*

LE MAÎTRE. – Maître d'équipage.

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE. – Oui, capitaine : On y est tous ?

LE MAÎTRE. – Bon : parle aux matelots : qu'ils se secouent, et vite, ou on court s'échouer, remuez-vous, remuez-vous. *(Il sort.)*

Entrent les matelots.

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE. – Holà, mes jolis cœurs : du nerf, du nerf, mes jolis cœurs : grouillez, grouillez : Amenez le hunier : Gare au sifflet du capitaine. *(À la tempête.)* Souffle à crever, si tu en as l'espace.

Entrent Alonso, Sébastian, Antonio, Ferdinand, Gonzalo et d'autres.

ALONSO. – Brave maître d'équipage, ouvre l'œil : où est le capitaine ? Allez, jouez les hommes !

Nous avons essayé de respecter scrupuleusement la ponctuation du Folio qui fait un usage particulièrement atypique des majuscules et des deux-points. *(N.D.T.)*

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE. – Je vous en prie, maintenant, restez en bas.

ANTONIO. – Maître d'équipage, où est le capitaine ?

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE. – Vous ne l'entendez pas ? vous nous gêchez le travail, restez dans vos cabines – vous aidez la tourmente.

GONZALO. – Enfin, mon brave, un peu de patience.

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE. – Quand la mer en aura : Dehors –, ces rugisseurs, ils se fichent des rois ; à vos cabines ; silence : ne nous dérangez pas.

GONZALO. – Mon bon, souviens-toi quand même de qui tu as à ton bord.

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE. – Personne que j'aime plus que moi-même. Vous êtes un conseiller, si vous pouvez conseiller à ces éléments de faire silence et rétablir la paix dans le présent, nous ne tirons plus une seule drisse, usez de votre autorité : si vous ne pouvez pas, dites des grâces d'avoir vécu si vieux, et préparez-vous dans votre cabine au malheur de l'instant, s'il devait arriver. Du nerf, mes jolis cœurs : hors de notre chemin, je vous dis ! (*Il sort.*)

GONZALO. – Ce bonhomme me rassure grandement : je crois qu'il a tout sauf une tête à se noyer, il a tout l'air d'un vrai gibier de potence : tiens ferme, brave Parque,

pour qu'on le pendre, que la corde de son destin soit notre câble, puisque la nôtre ne nous fait pas trop de profit : s'il n'est pas né pour être pendu, nous, nous sommes mal partis. (*Ils sortent.*)

ò

Entre le maître d'équipage.

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE. – Amenez le mât de hune ; grouillez, plus bas, plus bas, à la cape avec la grand-voile. La peste –

Un cri à l'intérieur. Entrent Sébastian, Antonio et Gonzalo.

sur ces brailleurs : ils crient plus fort que l'orage et que notre manœuvre : vous, encore ? Qu'est-ce que vous faites ici ? ou est-ce qu'on laisse tomber et on se noie ? Vous avez le cœur à vous noyer ?

SÉBASTIAN. – Que la vérole te prenne, vieil aboyeur, blasphémateur, privé de charité.

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE. – Eh bien, vas-y, manœuvre.

ANTONIO. – La corde pour toi, sale chien, la corde, fils de putain, gueulard insolent, nous avons moins peur de nous noyer que toi.

GONZALO. – Je me porte garant pour lui, il ne se noiera pas, même si le navire était moins fort qu'une coque de noix et s'il faisait plus d'eau qu'une traînée en rut.

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE. – Rangez le vent, rangez le vent, déferlez les deux basses voiles, virez au large.

Entrent les marins trempés.

LES MARINS. – Tout est perdu, priez, priez, tout est perdu.

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE. – Quoi, on aura les bouches froides ?

GONZALO.

Le roi est en prière avec le prince,
Assistons-les, puisque leur cause est nôtre.

SÉBASTIAN.

Je suis à bout de patience.

ANTONIO.

Nous sommes
Floués de notre vie par des ivrognes,
Par cette grande gueule, ce gremlin,
Que dix marées te noient pour te laver ¹.

GONZALO.

Non, il sera pendu, quoique la moindre
Des gouttes d'eau ait juré le contraire,
Et, gueule ouverte, veuille l'engloutir.

Un bruit confus à l'intérieur.

Miséricorde.

On coule, on coule, adieu, ma femme et mes enfants,
Adieu, mon frère : on coule, on coule, on coule ².

ANTONIO. – Sombrons avec le roi.

SÉBASTIAN. – Faisons-lui nos adieux. (*Il sort.*)

GONZALO. – En ce moment, je donnerais volontiers mille lieues de mer pour une seule acre de terre ferme : haute bruyère, ajoncs bruns, n'importe ; les volontés suprêmes s'accomplissent, mais je donnerais cher pour mourir d'une mort sèche. (*Il sort.*)

Scène 2

Entrent Prospero et Miranda.

MIRANDA.

Si par ton art, mon très cher père, tu
As fait rugir ainsi ces eaux sauvages,
Apaise-les : on croirait que le ciel
Déverserait de l'asphalte fétide
Si l'océan, ne lui sautant aux joues,
N'en éteignait le feu. Oh ! j'ai souffert
Avec ceux que j'ai vus souffrir : un brave
Vaisseau (portant – qui sait ? – un être noble)
Déchiqueté : Oh, le cri m'a frappée
Au fond du cœur : pauvres âmes, péries.
Eussé-je été un dieu de grand pouvoir,
J'aurais noyé l'océan dans la terre

Avant qu'il ne l'avale, ce navire,
Et sa cargaison d'âmes.

PROSPÉRO.

Reprends-toi,
Ne reste pas saisie : dis à ton cœur
Compassionné qu'il n'y a pas de mal.

MIRANDA.

Ô jour de deuil.

PROSPÉRO.

Il n'y a pas de mal :
Je n'ai rien fait que par amour pour toi
(Pour toi, ma tendre, toi, ma fille), qui
Es ignorante de ce que tu es,
Qui ne sais rien de mon histoire : et pas
Que je suis beaucoup plus que Prospéro,
Maître absolu d'une pauvre cellule
Et simplement ton père.

MIRANDA.

Je n'ai jamais
Voulu en savoir plus.

PROSPÉRO.

L'heure est venue
Que je t'informe davantage : enlève
L'habit magique sur mon dos : c'est bien.
Repose ici, mon art : essuie tes yeux,
Console-toi. L'effroyable spectacle

Du naufrage qui a touché en toi
L'essence même de la compassion,
Je l'ai, par les ressources de mon art,
Ordonné si sûrement que rien,
Non, pas une âme, quoi, pas un cheveu
D'aucun des êtres du vaisseau que tu
As entendu crier et vu sombrer
Ne s'est perdu : assieds-toi, désormais
Il faut que tu en saches plus.

MIRANDA.

Souvent
Vous avez commencé à me le dire,
Ce que je suis, mais vous vous arrêtez,
Me laissant à mes vains questionnements
En concluant : non, pas encore.

PROSPÉRO.

L'heure
Est venue désormais, l'instant présent
L'ordonne, ouvre l'oreille, obéis-moi,
Écoute bien. Te souviens-tu d'un temps
Avant cette cellule où nous vivons ?
Je ne crois pas, tu n'avais guère alors
Plus de trois ans.

MIRANDA.

Bien sûr que si, seigneur.

PROSPÉRO.

Quoi donc ? une maison, une personne ?

Dis-moi n'importe quelle image dont
Tu gardes souvenir.

MIRANDA.

C'est loin, très loin :
Plutôt un rêve qu'une certitude
Qu'un souvenir garantirait : n'avais-je,
Jadis, pour me servir, quatre ou cinq femmes ?

PROSPÉRO.

Si, Miranda, et plus : mais d'où vient-il
Que cela vive en toi ? que vois-tu d'autre
Dans le fond noir et l'abysse du temps ?
Puisque tu te souviens d'un peu de choses
D'avant ton arrivée, tu peux savoir
Comment tu es venue.

MIRANDA.

Mais non pourtant.

PROSPÉRO.

Voici douze ans, oui, douze, Miranda,
Ton père était duc de Milan, et prince
De grand pouvoir –

MIRANDA.

Vous n'êtes pas mon père ?

PROSPÉRO.

Ta mère fut la vertu même, et elle
M'a dit que tu étais ma fille, et moi,

Duc de Milan, ton père, je n'avais
Que toi pour héritière et pour princesse :
D'une issue non moins noble.

MIRANDA.

Dieux du ciel,
Quel jeu pervers nous a menés ici ?
Ou étions-nous bénis ?

PROSPÉRO.

Les deux, ma fille.
Un jeu pervers, tu l'as bien dit, nous a
Chassés là-bas, mais un secours béni
Nous a portés ici.

MIRANDA.

Oh, mon cœur saigne,
Je pense à vos douleurs que j'ai causées
Et qui ont fui mon souvenir, mais non,
Continuez, je vous en prie.

PROSPÉRO.

Mon frère,
Ton oncle, il s'appelle Antonio, écoute,
Écoute encor, qu'un frère se révèle
Perfide ainsi : lui qu'en dehors de toi
J'aimais le plus au monde, à qui j'avais
Confié les rênes de l'État, alors
La seigneurie, de toutes, la première,
Et Prospéro, le premier duc, d'un tel renom
En dignité, et sans égal aucun